

LES SAINTS BRETONS DU TRÉGOR MALMENÉS PAR LES MÉDIAS...

PAR JEAN-YVES LE MOING

Si le titre ci-dessus est un peu long, c'est qu'on ne peut pas parler en quelques pages de tous les saints bretons du Trégor... Il fallait donc réduire le sujet de cet article ; ce qui amène à regarder de plus près le traitement accordé à des noms de saints bretons révisés par une orthographe à la française...

Pourquoi « *malmenés par les médias* » ? Le latin *medium* a en latin classique le sens figuré de *lieu accessible à tous, à la disposition de tous*. Le pluriel *média* désigne à notre époque les moyens de communications, journaux, radios et chaînes de télévision, les livres (dont la diffusion n'est pas en perte de vitesse) ; mais aussi l'internet apparu vers 1980, sur lequel se sont branchés des sites de connaissances scientifiques ou littéraires, des diffuseurs de musiques et de chants, ou encore ce qu'on appelle des réseaux sociaux où tout le monde peut écrire ce qu'il veut sans trop de contrôles... C'est donc sur les façons de présenter les noms et les interprétations qui en sont ou ont été faites qu'il y a beaucoup de choses à dire...

Les moyens de communication d'autrefois peuvent aussi rentrer dans l'appellation « *media* ». Si l'on remonte 1500 ans en arrière, ils étaient plus rustiques, mais les livres manuscrits et les parchemins hébergeaient déjà les connaissances de l'époque, et la transmission orale maintenait vaille que vaille une certaine mémoire pas toujours fidèle...

Au cours des siècles, la civilisation s'est répandue largement. Des religions ont servi à créer du lien social, et les moines ont largement contribué à l'instruction des fidèles en écrivant soigneusement divers types de documents : l'histoire des événements, les enseignements des connaissances utiles, etc.

Le principal obstacle au partage des connaissances était la diversité des langues qui existaient dans l'empire romain. Il y avait les langues d'échange comme le latin et le grec, et les langues locales des membres de l'empire qui ne vivaient pas autour de Rome ou d'Athènes... Le Christianisme avait accordé une place à l'hébreu et aux langues proches, mais les érudits s'étaient empressés de traduire les premiers textes en latin et en grec afin d'en favoriser la diffusion. Au Moyen Âge, le latin était considéré comme la langue universelle dans l'ancien empire romain d'occident, et la Bible comme le seul livre d'intérêt que toute personne instruite devait avoir étudié. D'où un axe culturel incontournable dans l'écriture des vies de saints, très souvent rédigées plusieurs siècles après l'époque où ils avaient vécu.

Il y a une grande différence entre les vies des saints très connus et ceux qui parfois n'existent que par une petite chapelle ou un nom de lieu. Les premiers ont eu droit à une célébrité assurée par des preuves historiques ou quasi-historiques, et le fait qu'ils soient associés à plusieurs lieux de cultes dans toute la Bretagne. Les seconds sont, au pire, très locaux, avec un culte réduit à quelques kilomètres autour de leur chapelle. Leur seule chance de survivance dans la mémoire collective était d'exister par des noms de lieu et par leur présence dans des listes de saints, voire dans des calendriers.

Au Moyen Âge, il n'existait pas de calendrier avec des noms de saints bretons, mais quelques vies de saints (les « *vita* »), écrites par des érudits ayant à leur disposition des compilations de récits historiques. Au XVII^e siècle, Albert Le Grand, religieux dominicain basé à Rennes puis à Morlaix, fit le tour des monastères, couvents et églises de Bretagne pour réunir le maximum d'informations sur les vies des saints bretons. Ce qui lui permit d'éditer en 1637 « *La vie des saints de la Bretagne Armorique* », laquelle fut revue et complétée en 1659 par Guy Autret de Missirien, et rééditée plusieurs fois par la suite. Autre ouvrage imposant, « *Les vies des saints de Bretagne* » par dom Louis Lobineau, religieux bénédictin, publié à Rennes en 1725 ; lequel ouvrage fut revu et augmenté par l'abbé Tresvaux et publié à Paris en 1836.

À lire ces livres parfois imposants ou en plusieurs tomes, on se pose des questions sur l'authenticité des récits, composés parfois sans aucune référence historique, mais basés sur des thèmes récurrents, vie pieuse et admirable, miracles réalisés de leur vivant ou après leur mort, etc... avec en dernier recours des emprunts à la Bible, ou à d'autres vies de saints, si riches en événements remarquables.

Pour rester dans le Trégor, on peut donc se focaliser sur quelques saints peu connus du Trégor, parfois inconnus aussi des auteurs cités ci-dessus. On arrive souvent à constater que des notations écrites

aberrantes nuisent à l'interprétation de plusieurs noms peu connus. Si le latin classique avait une écriture rigoureuse, ce n'est plus le cas du français, où certaines consonnes ont plusieurs prononciations. Ces noms présents au cadastre sont souvent associés à une chapelle, mais parfois la chapelle a disparu et il ne reste que le nom d'une parcelle de terre, contenant éventuellement des ruines.

Sainte Yuna et saint Envel

Commençons par sainte *Yuna*, qui a sa chapelle en Plounévez-Moëdec : un nom imprononçable, à en croire des non-bretonnants, ce qui a conduit à une francisation abusive en sainte *Jeune*, nom qui n'a bien sûr rien à voir avec *Yuna* : *Iun* en vieux-breton signifie « *désir* », et *Yuna* peut être vue comme une féminisation avec le sens de « *désirée* », même si le participe passé au masculin était *Iunet* (lequel, sous la forme *Ediunet*, « *très désiré* », a conduit à former le nom de Pluzunet). Une autre chapelle dédiée à sainte Jeune a existé au Réchou à Plounérin, mal notée *Chapelle Saint Jenne* au cadastre. Sa statue semble avoir disparu.

La légende locale autour de Plounévez-Moëdec a agrandi la famille, puisque sainte « Jeune » est déclarée avoir deux frères jumeaux portant le nom « Envel » : l'un serait titulaire de l'église de Loc-Envel (Envel l'aîné), tandis que le cadet (mais jumeau quand même : Envel le jeune) serait le titulaire de la chapelle Saint-Envel dite aussi Chapel-ar-C'hoad à Belle-Isle-en-Terre. Leur sœur, bien sûr, serait plus *jeune*... Le contexte familial des trois saints se passe dans un rayon de quelques kilomètres. Ceci permet de rétablir la division en deux frères au XIX^e siècle, lorsque Belle-Isle s'est agrandie au détriment de Loc-Envel ; il faut chercher dans le vocabulaire breton pour en savoir plus : *Henvel* et ses variantes *Haval*, *Hevel* ont une origine proche du latin « *similis* », semblable ; et l'adverbe « *comme* » se dit « *evel* » en breton. L'évolution en « *h* » d'un « *s* » initial en celtique ancien est classique, et cela arrive aussi en grec : on peut ainsi comparer « *soleil* » avec *helios* en grec et *heol* en breton. Le « *h* » initial a existé avant la Révolution : saint « *Henvel* ».

Yuna est devenu un prénom à la mode (depuis le relâchement des restrictions administratives qui n'imposent plus un prénom français à la naissance) ; d'où l'émergence de pseudo-études d'étymologie sur les réseaux sociaux qui font fi de toute analyse historique ou linguistique pour déclarer que *Yuna* doit se prononcer « *Youna* », et qu'il s'agit d'un dérivé de « *Youn* », variante léonarde de *Youenn*, l'une des variantes des formes bretonnes de saint *Yves*. Le prénom Yves n'est pas d'origine bretonne : il semble apparaître vers le XII^e siècle en Normandie, et se répand en Bretagne où il récupère en breton les dérivés d'un nom vieux-breton *Eudon*, évolué en *Ewzen*, *Ezwen* ; d'où les formes plus modernes *Ewen*, *Even*, *Yven*, *Ywen*, *Youenn*, *Erwan*, *Ewan*, *Iwan*, etc. Le cadastre nous donne des formes *Erouan* et *Ervoan*, ce qui rappelle que le « *w* » s'est écrit « *vo* » au moyen-âge en breton, et demeure ainsi écrit encore aujourd'hui dans les noms de lieux et sur les bannières des saints...

Avec sept siècles d'écart entre la vie de sainte *Yuna* et l'apparition du prénom Yves, on peut se poser des questions de crédibilité sur le lien effectif, impossible. Une origine supposée de Yves à partir du nom de l'if (Ivo- en gaulois) et de son diminutif *Ive*, petit if, n'est pas démontrée. Et sur internet, en y attachant aussi Yvette, et Yvonne comme traductions, voilà *Yuna* qui devient un petit if ou un arbuste ! Il semble pourtant que peu à peu tout ceci soit en voie de rectification... Quelques rares étymologies avec « *Iun* » commencent à exister sur internet ; mais il faudra peut-être des années pour achever le processus... et les publications dans les rubriques de prénoms de journaux féminins resteront probablement sur internet pendant très longtemps !

Autre découverte sur internet, *Yuna* (ou *Seo Yuna*) est la forme écrite à l'européenne d'une jeune chanteuse sud-coréenne à succès, qui chante aussi bien en chinois qu'en japonais... *Yuna* est aussi le nom d'une chanteuse malaisienne... Écrit parfois aussi *Youna*, il est difficile de dire si on prononce « *u* » ou « *ou* » en Asie ; c'est pourtant un « *u* » qu'on entend sur un site de prononciation en chinois. Et on nous dit aussi en France que *Yuna* a une origine bretonne ou asiatique !

Il se trouve que dans le Trégor, sainte *Yuna* est considérée comme la patronne des sabotiers, probablement à cause de sa chapelle située dans les bois. On peut se demander si c'est pour le Trégor seulement. Mais on apprend que le patron des sabotiers ailleurs en Bretagne serait saint René, un saint d'Angers : alors, pourquoi pas une extension du culte de sainte *Yuna* à tous les sabotiers de Bretagne ?

Saint Junay, Saint Junan et Saint Igno

Si saint Junay à Plounérin et saint Junan à Plounévez-Moëdec sont des variantes masculines de *Iuna* ; ce n'est probablement pas le cas de saint Igno, patron de Plouigneau : l'écriture à la française n'aide pas à voir un prototype *Iunau*, car la présence d'une syllabe avec un « *i* » voyelle fait penser plutôt à *Winniau* ; un nom plus connu, puisqu'on le trouve aussi en Haute-Bretagne à Saint-Uniac près de Montfort-sur-Meu. Latinisé en *Uinnianus*, on le trouve en Irlande sous la forme *Finnian*, ce qui est conforme avec la transformation du W en F en début de mot en gaélique. On ne peut que penser qu'il y a eu plusieurs saints portant ce nom, même si la dispersion des cultes dépend aussi de la célébrité des saints.

Saint Judec à Lohuec

Comme « Iun », le mot « Iud » en vieux-breton (avec le sens de « seigneur ») débute par un « i » semi-consonne, qui va évoluer vers « j » en français. D'où un *Iudoc* qui devient *Judec* en français et *Iuzec* en breton. La disparition du « z » va faire évoluer *LocIudoc* du vieux-breton vers *Lohuec*, avec une variante « Jek, Jèque » du nom du saint... L'église de Lohuec garde cependant saint Judoce comme titulaire (prononcé « Judosse »). Lequel nom est plus connu aujourd'hui sous la forme *Josse*. C'est sous cette forme qu'on le trouve à Saint-Josse-sur-Mer dans le Pas-de-Calais, près de Montreuil-sur-Mer, autrefois lieu de départ et d'arrivée de la traversée vers la Grande-Bretagne.

Saint Iudon à Lannion

On peut être surpris de voir encore aujourd'hui sur Wikipedia l'étymologie de Lannion expliquée par Lann suivi du nom de personne *Huon*. Il y a un anachronisme évident : *Huon* venant de *Hugo*, nom germanique, n'était pas en usage vers le VI^e siècle, époque proposée pour la fondation de Lannion. Les noms en Lann- sont en général suivis d'un nom breton, et c'est au nom *Iudon* en vieux-breton que l'on rattache aujourd'hui Lannion. *LannIudon* a évolué en *LannIuzon* puis le « z » s'est transformé en un « j » qui a disparu, entraînant l'évolution vers *Lannion* en français avec l'accent sur la dernière syllabe, et vers *Lannuon* en breton avec l'accent sur l'avant-dernière syllabe.

Le nom *Iudon* devenu *Iujon* en français a vu le « i » initial disparaître, ce qui a figé le nom du quartier de *Saint-Ugeon*, écrit plus souvent *Saint-Hugeon* au cadastre. Il n'y a pas de forme ancienne en *Lannujon*, ce qui aurait éclairci le mécanisme d'évolution phonétique. On a donc un saint fondateur dont la vie est totalement inconnue, et dont on peut penser que, comme dit pour beaucoup d'autres, il est venu de Grande-Bretagne.

Saint Garan / sant Haran

Ce saint dispose d'une chapelle *Saint-Haran* à Plestin ; Joseph Loth a rétabli le nom d'origine, Garan, qui devient *Sant Haran* en breton. Le mot français « saint » serait ainsi le seul à provoquer des mutations consonantiques à l'initiale des noms de saints bretons ?

Sous la forme Garan, une tentative pour l'installer à Cavan semble avoir échoué, et un saint *Chéron* usurpateur l'a remplacé, profitant de sa forme latine *Garaunus* pour effacer la trace de la chouette (*cavannos* en gaulois) à l'origine du nom de lieu Cavan...

Saint Gourien / Sant Ourien à Servel

Près de la ville de Lannion, on trouve la chapelle de saint *Thurien* en Servel dans la vallée de Goas Lagorn. Nous avons ici une erreur d'étymologie sur le nom du saint. Si l'on trouve dans la chapelle des dédicaces de remerciements à saint *Turien* et saint *Urien*, c'est le nom *Thurien* qui figure sur la bannière de procession dans l'église de Servel. De plus, dans la chapelle, une peinture moderne dans le style artistique des *Seizh Breur* porte l'inscription *Sant Tourian*.

Dans son ouvrage *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère*, Bernard Tanguy donne l'origine de la commune de Saint-Thurien près de Scaër : un nom *Gourien* issu d'un vieux-breton *Uurgen*, où la palatalisation du « g » interne aboutit à *Gourien*, tandis que la spirantisation du « g » interne donne une variante *Gourhen*. Après le mot *Sant*, le « g » initial est muté en « h », lequel peut disparaître et donner *Sant Tourien* ou sa variante *Sant Tourian*, deux formes écrites où le T initial n'est pas étymologique mais résulte de l'agglutination du « t » de *Sant*. D'où une autre notation au cadastre de Lannion, *Saint Dourien*, qui se comprend comme *Dour Yen* (eau froide) ...

La mutation de Gourien en (*h*)*Ourien* en breton après *Sant* ne devrait pas s'appliquer après le mot français « Saint » ; c'est pourtant ce qui s'est passé, et saint *Thurien* plus connu a finalement pris la place de saint *Gourien*. Autre problème, le nom du ruisseau de Saint-Ethurien, qui passe à Plouaret avant de se jeter dans le Léguer ; la chapelle de Saint-Ethurien au Vieux-Marché a disparu. Il n'y a pas de preuve d'un lien entre saint *Ethurien* et saint *Ourien*.

Saint Ourhin à Plounévez-Moëdec

Ce saint donne son nom à une parcelle *Meni Saint Ourhin* au cadastre ; on peut penser qu'elle correspond à une évolution de *Uuorgen* en *Gourhen* comme vu plus haut, avec fermeture du « e » en « i ». Pas de chapelle, ce qui ne conforte pas une existence affirmée, seulement la supposition possible d'un saint disparu.

Saint Illigent à Penvénan

Ce nom de lieu de Penvénan semble avoir subi l'influence du français « intelligent » ; si l'on rétablit un probable *Tirigen* ancien, on peut expliquer ce nom par le vieux-breton *Toritgen*, qui est un nom de personne que l'on trouve au IX^e siècle dans le Cartulaire de Redon ; d'où l'explication de l'évolution : *Toritgen* > *Tirijen* > *Tilijen* et fusion du « t » initial avec celui de Sant. Le « t » final est celui du français « intelligent » et n'est évidemment pas prononcé en breton. Si chapelle il y a eu, elle a sans doute disparu.

Saint Houarneau et saint Ouarnaux

Ces deux noms, le premier à Bourbriac, le second à Bégard, sont identiques à l'orthographe près.

Le premier est proche de l'orthographe bretonne (Houarno). Les finales « eau » et « au » sont peut-être deux notations anciennes signifiant qu'il y avait à l'origine des diphtongues à la fin de ces mots. *Houarn*, fer, est le composé principal du correspondant breton du prénom *Hervé*, lui-même d'origine autre que bretonne, probablement normande. Le nom complet en vieux-breton serait *Hoiarnbiu*...

Le « x » final de Ouarnaux n'a qu'un rôle décoratif. Ce « x » inopportun est souvent ajouté en français par défaut, sans justificatif. Il peut aussi remplacer une consonne finale non prononcée. Cf. Saint-Brieux au Canada, où le « x » sert peut-être à montrer qu'on n'est pas en Bretagne.

Saint Arnian à Boquého

Ce nom se rattache aux précédents en étant plus proche de la forme gauloise du nom du fer *Isarno-* ; dans ce mot gaulois, le « i » a disparu et le « s » est devenu « h » (comme déjà vu plus haut pour *Similis* / *Henvel*). On a pour parler du fer le vieux-breton *Hoiarn*, le vieux-gallois *Haiarn*, et *Iarn* en gaélique. Mais la disparition du « h » initial ne garantit pas pour *Arnian* qu'il s'agit bien d'une variante de *Houarn*.

Saint Votrom à Trédarzec

C'est un nom qu'on trouve à Trédarzec et nulle part ailleurs, mais sa chapelle existe bien, et un pardon a lieu tous les ans. On peut supposer que la forme française est une recopie de Sant Votrom en breton. D'où sans mutation les noms possibles *Botrom* ou *Motrom*, ce qui n'éclaire guère sur le titulaire du nom ni sur sa vie. Et personne à Trédarzec n'est capable d'en dire plus sur ce saint.

Saint Arinlour à Trégrom

Le cadastre a enregistré une *chapelle Saint Arinlour* à Trégrom. Un nom inconnu ailleurs, une chapelle probablement disparue... et aucun nom proche qui aurait pu être mal transcrit.

Saint Crépin à Lannion

Il est enregistré au cadastre avec la graphie *Parc Saint Crupin*, il s'agit probablement de saint Crépin qui avait une confrérie à Lannion. C'est un saint français assez connu. Le nom « Crupin » n'a rien de breton.

Parc St Elacca à Lannion

Enregistré au cadastre par une parcelle *Parc St Elacca*, il n'y a pas d'autre référence à ce nom qui n'a rien de connu, tant en breton qu'en français...

Saint Aprouan à Plouaret

Enregistré par *Loguel Saint Aprouan* et *Parc Saint Aprouan*, sans chapelle attestée, son nom reste inconnu et sans nom approchant qui aurait été mal transcrit.

En conclusion...

La rédaction de noms bretons avec l'écriture française d'autrefois a pu perturber l'identification de saints bretons peu connus, au moins autant par écriture initiale erronée que par le résultat de mauvaises recopies par des personnes qui ne connaissaient pas les mots et écrivaient au mieux ce qu'ils voyaient ou entendaient. De plus les mélanges de prononciation des consonnes françaises (« s » prononcé « z » entre deux voyelles, « c » prononcé « s » devant « e », « i » et « y », « g » prononcé « j » devant « e », « i » et « y » et « ge » prononcé « j » devant « a », « o » et « u » - cf. geai, geôle, gageure) n'aident pas à écrire correctement le breton ; d'où l'importance du nombre de formes mal écrites ou douteuses qu'on a du mal à rétablir. Il reste aussi des noms de saints apparemment corrects, mais dont on ne sait rien dire...